

L'indifférence des sexes

DU MÊME AUTEUR :

La jeune fille et la mort

Soigner les anorexies graves

Arcanes, érès, 2002

« *Pendant que Rome brûle* »

La clinique psychanalytique de la psychose de Sullivan à Lacan

Arcanes, 1996

La psychose freudienne

L'invention psychanalytique de la psychose

Arcanes, 1995

Thierry Vincent

L'indifférence des sexes

Critique psychanalytique de Bourdieu
et de l'idée de domination masculine

Collection « hypothèses »

ères

Arcanes

*Je souhaite remercier particulièrement
Jean-Richard Freymann pour son amitié et sa confiance,
ainsi que Nicolle Kress-Rosen, Marianne Thébaud
et Sylvie Lévy pour leur lecture attentive du manuscrit.*

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2088-8
Première édition © Éditions érès 2002
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

AVANT-PROPOS.....	7
L'assertion, l'hésitation et le souhait.....	10
1. L'ALTÉRITÉ DES SEXES	17
Différence et rôle sexuel.....	17
La différence comme violence sociale	24
Freud et la différence des sexes	28
La domination paternelle.....	31
L'érection du père mort.....	36
La libido masculine de Freud.....	41
Le pénis et le phallus.....	44
L'extraction féminine.....	49
La rivalité des sexes.....	50
2. L'AMOUR CIVILISATEUR.....	55
L'amour comme traumatisme	59
Le Banquet.....	60
L'amour pur.....	62
L'amour, ça se fait	64
L'amour civilisateur.....	67
L'amour et l'altérité des sexes.....	73
3. LA SUBVERSION HOMOSEXUELLE.....	81
L'homosexualité comme minorité « éclairée »	82
Freud et l'homosexualité.....	90
Homosexualité et perversion.....	96
Subversion et choix homosexuel de l'objet.....	102
Persécution et esthétisme.....	108
CONCLUSION	111

*Pour Jade, Clara et Arthur,
les enfants de ce siècle...*

« Tout système se construit aux dépens d'un autre, en un certain sens de tous les autres. Il est incroyable à quel point l'agressivité fait partie de la nature intime d'un philosophe [...] On pense toujours contre quelqu'un ou quelque chose. Toute l'astuce est de dissimuler cette attaque et de lui prêter un déguisement impersonnel. Les penseurs objectifs sont plus malins que les autres. »

Cioran
Journal

Avant-propos

L'humanité a-t-elle connu époque où l'interrogation identitaire « qu'est-ce qu'un homme, qu'est-ce qu'une femme, comment être homme ou femme ? » s'est posée de façon plus réitérée, plus évidente et plus nécessaire qu'à la nôtre ?

L'existence même de cette question et le fait que nous allions jusqu'à la formuler explicitement signent la fin d'une apparente évidence : nous ne tenons plus l'identité sexuelle pour un fait acquis dès la naissance avec notre sexe anatomique. Au contraire, nous sommes désormais convaincus que cette identité *se construit*. Ainsi chacun peut étendre aux deux sexes la sentence de Simone de Beauvoir selon laquelle « on ne naît pas femme, mais on le devient ¹ ». Ce devenir, ce *work in progress* des Anglo-Saxons, connaît certes des phases aiguës ou critiques, tels l'adolescence ou l'âge de la retraite chez les actifs, des phases d'assurance ou de stabilisation, mais nous percevons qu'il est à jamais suspendu et toujours à poursuivre.

1. Sur cette question, voir notamment : É. Badinter, *XY. de l'identité masculine*, Paris, Odile Jacob, 1992.

Bien sûr cette construction de l'identité sexuelle est complexe, l'a sans doute toujours été, d'autant plus qu'elle ne s'édifie pas seulement par elle-même et pour elle-même, à l'intérieur d'un même sexe, mais aussi face à l'autre sexe et *contre* lui. Il n'y a pas d'homme sans femme ni de femme sans homme. Toute une littérature qui va de l'Antiquité gréco-romaine aux traités d'éducation des XVII^e et XVIII^e siècles, en passant par les romans de chevalerie, et qui s'actualise le mieux dans le *genre biographique*, en témoigne. On peut aussi vérifier à cette occasion tout l'écart existant entre les normes sociales ou les canons plus ou moins sacralisés de la virilité et de la féminité, et la difficulté propre à chacun de se les approprier. C'est ainsi qu'à partir des nombreuses questions que nous sommes amenés à formuler sur la nature des liens sociaux et sur la conflictualité humaine en général, les relations, les *rappports*, comme l'on dit, entre les sexes comptent sûrement parmi les plus cruciaux, les plus compliqués, voire les plus énigmatiques.

Notre époque a donné une tournure plus accentuée à cette interrogation, car les incertitudes subjectives et le flou des identités² se sont renforcés dans un monde où il revient à chacun de construire et de trouver les outils lui permettant de faire sa place, tant bien que mal, face à l'autre, sa demande et son désir, surtout quand on se tient à distance de systèmes idéologiques (politiques, religieux...) imposant leurs conceptions et leurs dogmes quant aux rôles de chacun.

À ce désarroi identitaire – il y aurait beaucoup à dire sur ce terme qui souligne d'abord le manque chronique à être de l'ego – vient répondre, comme dans un miroir, la multiplicité des approches et des

2. Cf. A. Erhenberg, *L'Individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy, 1995.

analyses visant à nommer et à mesurer les forces à l'œuvre dans la construction de cette identité. Plus l'identité est difficilement constructible, plus se mettent en place des dispositifs et des outils psychosociologiques pour faciliter son édification : il s'agit d'être aidé à trouver « qui l'on est ». Dans une large mesure, la psychologie et les psychothérapies qui en découlent plus ou moins directement ont pour tâche d'aider le sujet à *trouver* sa place, son identité sexuelle, plus qu'à lui désigner celles-ci. Que signifie désormais l'injonction : « Conduis-toi comme un homme, mon fils ! », dans un monde où les revendications d'égalité entre hommes et femmes mettent ces derniers en rivalité scolaire, professionnelle ou statutaire ?

Ce qui est en question ici, c'est le *partage social des sexes*, le rôle qu'une société attribue à chacun de ceux-ci, le renvoi vers un code implicite plus qu'explicite, vers une référence d'autant plus forte qu'elle est liée à la tradition ou à la coutume plus qu'à des lois précises. Il y a, par-delà la référence anatomique, un *évasif* de la différence des sexes qui prête, en retour, à forcer le trait. Dans nos sociétés démocratiques, ce qui tente de définir le masculin du féminin s'effectue souvent dans le regret : ainsi la querelle conjugale où est reproché à l'autre un idéal fantasmatique de son sexe vers lequel il a échoué à se hisser. Dans les sociétés autoritaires, faute d'une définition introuvable du masculin ou du féminin et face à leur obsession du désordre, on n'a d'autres ressources que d'assigner à chacun des sexes des interdits en termes de lieux, d'actes et de présentations. Là, la différence des sexes est réduite à une différence de rôles sociaux.

Pourtant, et précisément à partir du moment où la définition de ce qui caractérise chacun des sexes est si difficile à cerner, la question se fait insistante. Peut-il y avoir de société sans un partage des sexes, sans la

reconnaissance d'une différence qui ne vaut pas que pour l'anatomie ? Peut-il y avoir une différence *et* une égalité des sexes, et si oui, à quel prix ?

L'assertion, l'hésitation et le souhait

Récemment, un certain discours sociologique a radicalisé cette question, mettant en exergue un fait considéré comme fondamental et organisateur de la construction identitaire : celui de l'irréfutable existence d'une *domination* exercée depuis la nuit des temps par les hommes sur les femmes, et à partir de laquelle devrait être pensé ce qui caractérise l'essentiel de leur relation.

De prime abord, l'argument a quelque chose d'évident et de grossier. Évidence due à l'indéniable constat que les relations entre les sexes, comme d'ailleurs entre l'ensemble des individus, sont loin d'être exemptes d'effets de domination, d'emprise et de pouvoir ; et grossièreté, liée à la réduction d'un lien si complexe, celui du « vivre ensemble » des hommes et des femmes, par le rouleau compresseur d'un concept unique : le rapport de force qu'exercerait le monde masculin sur le monde féminin. Tout cela n'inciterait guère à la polémique si, dans un ouvrage récent développant cette thématique, un des chefs de file de la sociologie française contemporaine n'avait ajouté, à l'abrupt de son propos, une hésitation et un souhait venant, à mon sens, souligner et amplifier les inquiétudes d'une pensée ne sachant se satisfaire au bout du compte de l'évidence de ses propres assertions.

La thèse centrale du livre de Pierre Bourdieu³, *La Domination masculine*, est simple : ce que nous appelons différence des sexes n'est rien d'autre qu'une fiction

3. P. Bourdieu, *La Domination masculine*, Paris, Liber Le Seuil, 1998.

sociale au terme de laquelle les hommes ont toujours dominé et assujéti les femmes. Ce que l'on appelle différence des sexes⁴ n'a donc rien à voir avec le réel de l'anatomie et ne saurait encore moins être pris pour quelque chose de naturel. Elle est au contraire le fruit constant d'une « violence symbolique » à l'œuvre dans l'ensemble du tissu social, inculquée aux enfants dès leur naissance, dans le dessein d'assurer la domination des hommes sur les femmes et la reproduction de cette domination.

Le propre de la division des sexes réside dans les apparences de naturel qu'elle paraît revêtir et qui semblent la fonder dans « l'ordre des choses ». Cette différence est encore une fois essentiellement sociale mais nécessite d'être ressentie comme naturelle pour se maintenir ; aussi implique-t-elle que les sociétés humaines s'appliquent à « *déshistoriciser* » sans relâche les procédures à l'œuvre dans le maintien de cette division et de son élaboration : à tel point qu'il y aurait lieu de faire l'histoire de cette « déshistoricisation ».

Bourdieu s'attache à montrer comment, dès l'enfance, le petit garçon ou la petite fille est conduit à incarner, à « incorporer » – le terme est ici fondamental – des conduites et des rôles propres à son sexe, dont les applications se déclinent d'abord dans des couples de concepts opposés, débordant largement les champs sociaux aussi bien que sémantiques, mais pour lui insidieusement sexualisés : sec/humide, dur/tendre, dehors/dedans, dessus/dessous, fort/faible, etc. Autant d'oppositions soutenues, suscitées, promues, y compris à leur insu, par les grandes institutions humaines (Église, État, École) qui sexualisent vérita-

4. Ce que j'appelle ici « différence des sexes », Bourdieu l'appelle, lui, *division* des sexes, pour bien marquer sa parenté conceptuelle avec la « division du travail ».

blement, en référence à la division des sexes, *un univers de la différence conçue avant tout comme un univers d'oppositions binaires*.

Pour cet auteur, la différence sexuelle, parce qu'elle est une différence fondée sur la domination, débouche inéluctablement sur une lutte de classe entre les sexes, parfaitement soulignée dans la dernière phrase de son texte :

« Seule une action politique prenant en compte réellement tous les effets de domination qui s'exercent à travers la complicité objective entre les structures incorporées [...] et les structures des grandes institutions où s'accomplit et se reproduit non seulement l'ordre masculin, mais aussi tout l'ordre social [...] pourra, sans doute à long terme, et à la faveur des contradictions inhérentes aux différents mécanismes ou institutions concernés, contribuer au dépérissement progressif de la domination masculine⁵. »

Une telle démonstration peut évidemment emporter la conviction. Sur la référence anatomique s'est historiquement édifiée la fiction d'une différence pseudo naturelle des sexes qui trouve en France son apogée au XIX^e siècle dans un partage des sexes où s'affrontent, entre autres, le *volontaire* et le *sensible*⁶. Pour Bourdieu, les insignes communs de féminité et de virilité ne sont que des constructions, des montages institutionnels au sens large et au fond arbitraires, dont l'origine réside dans l'exercice de la domination qu'un sexe a exercée et continue d'exercer sur l'autre par le biais d'une violence qualifiée de « symbolique ». Celle-ci agit sans contrainte directe, à l'insu des intéressés eux-mêmes, et peut même entraîner la justification, voire l'amour, de la part des dominés, des principes qui organisent leur domination.

5. *Ibid.*, p. 125.

6. T. Vincent, *L'Anorexie*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2000.

Ce dernier point reprend toutefois un refrain trop connu, qui a toujours à lui seul justifié tous les coups de force : celui de l'aliéné qui méconnaît son aliénation au point qu'il lui faut toujours un autre – placé en position de savoir – pour le lui faire remarquer, lui en faire prendre conscience et tenter de l'en faire sortir, y compris contre son gré⁷.

Mais en tout état de cause, pour Bourdieu, il ne saurait exister, dans le cadre de la division des sexes, d'univers « féminin » ni d'univers « masculin » ayant quelque autonomie l'un par rapport à l'autre, quelques particularités propres et revendiquées comme telles, car la domination masculine ne peut décrire l'univers féminin que comme *envers* du masculin. Cet univers féminin est en état d'infériorité face à la domination masculine : socialement, la différence entre le masculin et le féminin ne se décline qu'à travers des couples d'opposés (actif/passif, fort/faible, etc.), dont l'un des termes aura toujours une connotation péjorative dès lors qu'il est référé à une caractéristique féminine ou à un trait rapporté à la féminité.

Pourtant, quelle que soit l'apparente solidité de la démonstration, le problème est de savoir si les considérations sur les relations entre les hommes et les femmes (le « rapport sexuel ») peuvent être circonscrites à ce simple constat, celui d'une lutte entre les sexes pour l'obtention d'un pouvoir dont il est d'ailleurs nécessaire d'élucider la nature, ou bien si la construction humaine de la différence des sexes n'est pas le lieu d'exercice de mécanismes beaucoup plus

7. Il est intéressant de noter que dans le champ médical cette position a été précisément celle de l'aliénisme. La psychiatrie s'est efforcée de s'extraire de l'aliénisme dès lors qu'elle a pu considérer que le malade mental n'est pas seulement un ignorant qu'il convient d'éclairer sur ses maux, mais aussi un sujet qui dans son délire manifeste à sa façon une manière de dire le vrai.

complexes que le simple asservissement d'un sexe à l'autre. Sans doute touche-t-on là les limites de l'approche sociologique de cette question.

Il paraît d'ailleurs presque inutile d'ajouter que les exemples de Bourdieu pris dans les sociétés, kabyle ou victorienne, dans lesquelles subsiste un partage social marqué des sexes sont précisément des attitudes et des comportements en voie de dissipation dans nos sociétés. Et c'est justement à compter de cette dissipation et à cause de celle-ci que s'ouvrent pour nous des interrogations sur le rapport social des sexes d'une ampleur nouvelle nous forçant, à nouveaux frais, à interroger la nature de la différence des sexes en général et des conditions masculine et féminine en particulier.

C'est aussi la raison pour laquelle une hésitation et un vœu exprimés par Bourdieu vers la fin de son livre vont prendre dans ce contexte un relief particulier.

L'hésitation vise la nature même du lien amoureux qui est, après tout, une composante possible du « rapport » sexuel. Bourdieu écrit à ce sujet :

« L'amour est-il une exception, la seule, mais de première grandeur, à la loi de la domination masculine, une mise en suspens de la violence symbolique, ou la forme suprême, parce que la plus subtile, la plus invisible, de cette violence ⁸ ? »

En d'autres termes, l'amour est-il un acte de domination généralisé qui ne serait pas l'apanage du seul masculin (ce que souligne par exemple le culte d'un certain nombre de femmes « dominatrices ») ou a-t-il le pouvoir d'engendrer un monde authentiquement pacifié, ce que Bourdieu entend par « l'instauration de relations fondées sur la pleine réciprocité et autorisant

8. *La Domination masculine, op. cit.*, p. 116.

l'abandon et la remise de soi ; celui de la reconnaissance mutuelle...⁹ » ?

Ce doute à propos d'une modalité relationnelle qui ne serait qu'une expression parmi d'autres de la domination, voire la contrepartie féminine de ce que serait la domination masculine, ou au contraire la seule véritable forme de pacification humaine, un amendement à la règle de la domination masculine, débouche sur l'affirmation suivante : les femmes « civilisent en dépouillant les rapports sociaux de leur grossièreté et de leur brutalité¹⁰ ». Cette sentence est sans ambiguïté quant à la nature des forces à l'œuvre dans le rapport sexuel : les masculines, brutales et asservissantes, les féminines, apaisantes et civilisatrices.

Le souhait, placé en annexe du livre, découlerait d'une prise de conscience politique des effets de la domination sexuelle. Il est fondé sur l'espoir que le combat actuel mené par les mouvements gays et lesbiens débouchera à terme sur une révolution de l'ordre social et hétérosexuel ou tout au moins sur des changements majeurs au sein de celui-ci. Bourdieu voit en effet dans les revendications homosexuelles contemporaines une « révolte contre une forme particulière de violence symbolique », à même de mettre « en question très profondément l'ordre symbolique en vigueur » et de poser « la question des fondements de cet ordre et des conditions d'une mobilisation réussie en vue de le subvertir¹¹ ».

Plus que les femmes, les homosexuels doublement opprimés en raison de leur refus de se conformer à la norme hétérosexuelle et subissant, surtout les gays, les humiliations de la domination masculine, auraient la mission d'agir, grâce à la conscience aiguë

9. *Ibid.*, p. 117.

10. *Ibid.*

11. *Ibid.*, p. 129.

de leur statut d'opprimés, pour transformer le rapport social et sexuel en leur défaveur.

L'ensemble de ces positions défendues par Bourdieu appelle un débat à trois niveaux.

Le premier porte sur la différence et sur la différence des sexes en particulier, sur la nature de cette différence – ce que Bourdieu appelle le « rapport social entre les sexes » – et la façon dont la sexualité humaine vient la moduler. J'examinerai le lien qu'établit Bourdieu entre la violence, la loi et la différence, et montrerai comment Freud a ouvert cette question dans deux directions : du côté d'une domination paternelle et du côté d'une domination phallique.

Le deuxième doit questionner l'amour et son éventuelle action d'apaisement social. J'interrogerai, à l'aide de Platon, la portée des discours sur l'amour et les différences de positions subjectives qu'oblige toute relation amoureuse. Peut-on compter sur la fonction civilisatrice du lien amoureux ?

Le troisième concerne la supposée subversion des structures d'aliénation liées à la domination masculine menée par la lutte de minorités, notamment homosexuelles, que Bourdieu place en position d'avant-gardes du combat social et d'inventeurs d'un nouveau « rapport sexuel ». Mais pourquoi les mouvements homosexuels seraient-ils les mieux placés pour entraîner cette subversion ? Se sont-ils réellement affranchis de la différence des sexes ? Et si oui, selon quelles modalités ?

Il me faudra enfin évaluer ce que l'on est en droit d'attendre d'une société qui serait devenue « indifférente aux statuts » en particulier sexuels de ses membres. Car si l'amour et le combat homosexuel ne sont pas en capacité de changer les relations entre les hommes et les femmes, comment celles-ci peuvent-elles se transformer ?

1

L'altérité des sexes

Différence et rôle sexuel

Il y a assurément une différence anatomique des sexes, il est difficile d'en nier l'évidence. Anatomiquement chez l'homme comme chez de nombreux animaux, il existe deux sexes, il n'en existe pas trois. Les cas d'hermaphrodisme, par-delà certains effets historiques de fascination, n'ont jamais été considérés comme un troisième sexe, mais comme une sorte de retour à l'indifférenciation ou plutôt à une bisexualité originare. Cette bisexualité est d'abord d'ordre embryologique : la forme des organes sexuels qui ne se différencient qu'au bout de quelques semaines chez le fœtus est largement dépendante des sécrétions hormonales.

L'existence de deux sexes différenciés est une réalité biologique relative à une modalité particulière de reproduction naturelle répandue dans le monde animal impliquant l'accouplement au sein d'une espèce donnée ou au moins la rencontre d'une

façon ou d'une autre des gamètes mâles et femelles de l'espèce en question. La nécessité de l'accouplement ou de la mise en contact des gamètes est toujours en relation étroite avec des comportements spécifiques de l'espèce liés à l'activité sexuelle (parades, rites amoureux, etc.), comportements nécessaires à assurer la reproduction de l'espèce considérée.

En revanche l'idée qu'il existe des rôles sexuels masculins et féminins, c'est-à-dire des traits de comportements ou d'attitudes sociales rapportés à l'un ou l'autre sexe et paraissant le caractériser, ainsi que l'évoque Bourdieu¹, concerne essentiellement l'espèce humaine ; ils en seraient l'apanage. L'apparition de rôles sexuels chez l'homme est d'ailleurs fort probablement surdéterminée : la disparition de l'œstrus, la fonction du langage et ses possibilités d'échappement à des normes et montages instinctuels dont sont dépendants la plupart des animaux, bref tout ce qui est modalité d'organisation d'un « vivre ensemble », tout ce qui fonde l'organisation des sociétés humaines, contribue à la distinction des rôles féminins et masculins. En cela, ce serait un abus de langage de parler de rôles sexuels chez l'animal chez qui existent des comportements sexuels, des montages instinctuels, liés au sexe anatomique, et perçus comme des variations autour d'une norme étroitement rattachée à la biologie, même si ces variations se font de plus en plus importantes et de plus en plus larges à mesure qu'on grimpe dans le règne animal. La question du

1. Il parle de « genre » et non de rôle comme nous le faisons ici : « la différence *biologique* entre les sexes, c'est-à-dire entre le corps masculin et féminin, et, tout particulièrement, la différence *anatomique* entre les organes sexuels, peut ainsi apparaître comme la justification naturelle de la différence socialement construite entre les *genres*... », p. 16.

langage, dans ce domaine particulièrement, semble décisive.

Mais parler de rôle, comme je le fais ici, implique nécessairement l'introduction d'une rupture, d'une *solution de continuité*, entre l'anatomie et le comportement ou l'attitude sexuelle – cela doit être fermement souligné –, ce qui ne signifie pas pour autant, *a priori*, que rôle et anatomie soient complètement déliés l'un de l'autre. (En parlant de *solution de continuité*, je veux exprimer le fait que nous supposons malgré tout un lien entre l'anatomie ou la biologie et l'attitude ou le comportement mais que nous ignorons la nature précise de ce lien.)

La thèse défendue par Bourdieu renvoie à un arbitraire absolu des rôles : l'attitude, dans l'espèce humaine, dite « masculine » ou « féminine » est pour lui purement conventionnelle, même si l'origine de cette convention ne peut être datée de façon claire. Il y a pour lui *rupture* absolue avec l'anatomie et la biologie et s'il insiste beaucoup sur ce caractère conventionnel des rôles sexuels, c'est précisément parce que tout concourt à les faire passer pour naturel, un naturel qui n'est pour lui que le stratagème ultime de la domination masculine, grâce auquel celle-ci force sa légitimité : nul ne saurait évidemment aller contre l'évidence de la « nature ». La domination masculine maintiendrait son abus de pouvoir en ne cessant de faire passer celui-ci comme naturel, comme allant de soi, comme s'il s'agissait d'une vérité biologique : les mâles sont *naturellement* dominants.

Cette affirmation catégorique de Bourdieu concernant le caractère résolument et uniquement conventionnel des rôles sexuels ne peut pas être acceptée sans réticence : moins d'ailleurs parce que nous nous référerions à un « naturel » de la diffé-

rence des sexes, mais plutôt parce que nous ne pouvons nous empêcher de relier plus ou moins implicitement les attitudes féminines et masculines à des contingences anatomiques et physiologiques. Il est vrai par exemple que l'homme dispose d'une force physique statistiquement supérieure à celle des femmes (indépendamment de toute variation individuelle), ou que l'état de grossesse peut placer les femmes en situation de particulière fragilité pouvant accroître leur besoin de protection, etc.

Si bien qu'au « conventionnel » de Bourdieu il faut opposer moins le *naturel* que le *réel* du corps. Autrement dit, pour que les rôles masculins et féminins soient strictement conventionnels, au sens où l'entend Bourdieu, il faudrait qu'ils soient totalement déliés de toute référence anatomique et corporelle. À l'extrême, cette conception conventionnelle des rôles sexuels apparaîtrait comme la négation même de la différence anatomique des sexes.

Si nous considérons d'une part la différence anatomique des sexes et d'autre part les rôles sexuels, dits masculins et féminins, on ne peut, en première approximation, qu'affirmer qu'ils entretiennent un certain « rapport » ; toute la question tourne autour de ce « rapport » pour lequel j'ai employé plus haut le terme de *solution de continuité* entre l'anatomie et les conduites liées au rôle sexuel.

Il existe à vrai dire de très nombreux domaines dans lesquels nous supposons des liens entre des choses ou des concepts alors que nous ignorons le fil de leur causalité, la nature exacte et linéaire de ces liens. À la question précise « Pouvez-vous expliciter la chaîne causale qui relie l'anatomie et la biologie à l'attitude humaine face à la sexualité ? », il est tout aussi présomptueux (et probablement tout aussi erroné) de répondre qu'aucun lien n'existe entre ces